

XYZ. La revue de la nouvelle



Parfums

Marie-Pascale Huglo

Numéro 61, printemps 2000

Nouvelles d'une page

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4251ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Huglo, M.-P. (2000). Parfums. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (61), 62–68.

Parfums

Marie-Pascale Huglo

Vous êtes morte à deux heures. Jeanne prenait le café dans la cuisine. Le mien refroidissait dans sa tasse, je ne descendais pas. Vous ne vouliez pas me lâcher. Votre main restait crispée dans la mienne. C'était fini, comme on dit, mais je savais bien que ça ne faisait que commencer. Un pinson s'égosillait par la fenêtre entrouverte. Son chant s'étirait sans trêve, trili trili, une bêtise. Je me suis détaché de votre main pour prendre mon vieux lance-pierres. J'ai soigneusement visé l'oiseau comme si c'était un vautour qui rôdait. Je l'ai raté, ça arrive aux meilleurs, mais au moins il a fermé son caquet, alors j'ai refermé la fenêtre. Ne me voyant pas venir, Jeanne est montée aux nouvelles. Elle portait son chemisier à col ovale qui fait un bec. « Alors ça y est ! » Le constat la soulageait : elle allait enfin pouvoir s'y mettre. Moi, je ne sais pas. Votre délivrance m'échappait.

Vous étiez déjà raide quand nous vous avons dévêtue. J'ai évité de vous regarder, le col du chemisier de Jeanne bâillait. Ses seins se rejoignaient comme deux poires crémeuses sous la peau plissée de son cou. Ses mains se posaient sur votre hanche, son col bâillait, je ne pouvais pas m'empêcher. Votre ventre était méconnaissable, à quoi bon. J'avais du mal à respirer tellement il me pesait, ce ventre. J'ai laissé Jeanne faire votre toilette, votre lit, puis nous vous avons enfilé une robe ample, la verte, j'ai choisi la couleur. Vous aviez presque l'air d'une fleur froissée dans son feuillage, et ce n'était que le début. Jeanne a décollé vos lèvres retroussées sur les gencives. Ses seins jumeaux ballottaient, elle soufflait, ses mains vous écrasaient la figure, je vous ai fermé les yeux. Elle est redescendue à la cuisine en faisant craquer le plancher.

Votre profil se découpait contre les vitres de la fenêtre, très prononcé, exagéré si on veut. Il se dessinait en contre-jour, je le regardais distraitement. Vous n'étiez pas maquillée. Avec la toilette, les draps, le ventre, la bouche, les yeux, j'avais oublié de

retoucher la peau. J'ai bondi sur mes pieds pour prendre le nécessaire dans votre trousse de toilette, mais votre fond de teint, entamé dans son tube, me répugnait. Son ivoire cireux était une réplique écœurante de votre teint de morte. L'angoisse m'a saisi de nouveau : le maquillage faisait défaut, comme si, déjà, l'essentiel manquait. J'ai fouillé dans votre penderie. Au fond d'une boîte à chaussures remplie de babioles insensées, j'ai trouvé votre ancien poudrier en forme de coquillage. Je l'ai ouvert. L'odeur fanée qui en est sortie m'a fait l'effet d'un coup frappé dans le dos.

Jeanne m'a trouvé assis derrière vos robes. Elle m'a accompagné dans ma chambre en faisant : « Repose-toi, je m'occupe de tout. » Je me suis affalé sur la causeuse, sans goût. Elle prenait les choses en mains : formalités, paperasses, cérémonie, je n'avais qu'à me laisser guider. Ça ne me concernait pas. Je manquais à tous mes rôles, et alors ? Une raie de lumière se glissait sous ma porte, le plancher du couloir grinçait, un parfum flottait dans la pièce. J'ai cru dans la pénombre qu'il émanait de vous. J'ai tourné la tête ; votre coquillage traînait sur les coussins.

Enfant, je sautais de mon lit avant l'heure pour vous rejoindre dans le vôtre. Il faisait nuit noire dans votre chambre. Je me glissais à tâtons à la place vide de Père. Le nez enfoui sous la couverture, je restais immobile, le cœur battant. J'écoutais votre respiration. Le bonheur tenait dans l'élasticité du piège, dans mon habileté à tricher avec le temps. Entre le moment où je vous surprénais endormie et celui où vous me renvoyiez dans ma chambre s'étirait une phase intermédiaire où, ni tout à fait réveillée ni complètement assoupie, vous oubliiez d'être sévère. Je retenais mon souffle. Rassuré par vos sifflements, je me mettais à renifler l'odeur imprégnée dans vos draps. Il flottait à la place de Père des relents fades de fermentation. Son coin sentait le sébum, la séborrhée, si je ne m'abuse. Ça me soulevait le cœur. Je me rapprochais de vous pour fuir la vieille graisse, j'ouvrais les narines, je vous humais. Vous sentiez, excusez-moi. Votre peau dégageait une fadeur poissonneuse, un musc femelle comme qui dirait « vaseux ». Vous sentiez le mollusque, le coquillage.

J'insistais. Un parfum se précisait, fané, superficiel, cosmétique. L'odeur, d'abord imperceptible, gagnait peu à peu sur le reste, sur les couches profondes, elle couvrait vos marécages de pétales fatigués. Vous entriez dans le règne des éthers, des essences, des poudres, des lotions. Le « fané » vous sauvait de la mollesse enfouie, il réveillait le parfum puissant que je cueillais sur vos joues à l'heure du baiser.

Vous commenciez à vous agiter, des vocables incompréhensibles sortaient de votre bouche, vous gémissiez d'une voix rauque. J'en profitais pour me coller contre vous, le nez à la hauteur de votre nuque où se concentrait l'essence de fleur. Sous le drap, mes pieds effleuraient la tiédeur de vos jambes. Votre respiration devenait inégale, je fermais les yeux d'excitation. Je redoutais votre réveil, mais je n'attendais que lui, et j'épousais le moindre de vos frémissements comme un parasite. Mais dès que vos yeux s'entrouvraient, dès que vous vous retourniez sur le dos en soupirant, je m'écartais.

Votre respiration se calmait. L'espace de quelques secondes, vous m'aviez aperçu, je faisais désormais partie de vos limbes. Vous ouvriez vos bras, vous receviez sur votre épaule ma tête ébouriffée avec un abandon de mère, si ça vous rappelle quelque chose. Je me nichais dans le creux de votre cou, sous vos longs cheveux, et je me soulais de votre peau de pétales. Je m'assoupissais un peu, je crois. Vous émergeiez imperceptiblement, sans précipitation, et, soudain, vous chuchotiez : « Allez vous habiller dans votre chambre. »

Je ne discutais pas. Je me sauvais dans le noir comme si je n'étais jamais venu et je vous laissais à votre toilette. Je me préparais, je lisais des livres pour patienter. L'attente durait des siècles, mais je connaissais la musique. Vos mules claquaient enfin à l'autre bout du couloir, la porte s'ouvrait, vous apparaissiez dans un de vos tailleurs, droite comme un *i*, les cheveux tirés en arrière. Votre main se tendait vers moi, vous vous penchiez pour le baiser matinal, ça faisait clic clic dans votre dos. Vos joues satinées laissaient sur mes lèvres une fine poudre de rose que je léchais consciencieusement. J'avais huit ans, la journée venait officiellement de commencer.

Dans le couloir, j'entendais Jeanne s'activer. Chocs, raclements, cliquetis, elle faisait du bruit à réveiller un mort. J'ai ouvert la porte. Elle frottait le sol, figurez-vous, pliée en deux, ses mains recroquevillées sur la serpillière qui moussait. J'ai pensé qu'elle avait une de ses crises, qu'elle frottait pour compenser le manque, son col bâillait. Il n'arrête pas de bâiller, son col, et ça ne date pas d'hier, mais je n'en revenais pas. Je n'en revenais pas que sur ce tronc massif, sur cette peau rougeaude irritée par les produits nettoyeurs, les crèmes décapantes, les cires, les détergents, les vernis, les désinfectants, les assouplisseurs, sur ce grand corps rompu au ménage, aux poussières, aux battages, aux lavages à grande eau, il pousse deux seins nonchalants, lisses, laiteux, silencieux sous son corsage bavard. J'ai refermé la porte ni vu ni connu. Samedi ! J'avais oublié que nous étions samedi. Jeanne lavait les planchers ce jour-là. Ce jour-là comme les autres, le couloir était inondé, impraticable.

Le samedi, vous alliez aux courses. Vous reveniez fourbue en fin de matinée, chargée de provisions. C'était une drôle de journée : vous partiez avant l'aube, je me réveillais plus tard que d'habitude. En votre absence, j'avais « champ libre ». Jeanne, déjà grande pour son âge, me surveillait, mais elle était trop débordée pour s'occuper de moi. Tant que je ne faisais pas de bruit, elle me prétendait sage, et je pouvais faire les pires bêtises, pourvu que je ne dérange pas. Elle n'a guère changé, si mon avis importe, mais, à l'époque, elle ne risquait pas de m'entendre : à peine avais-je avalé mes tartines que je disparaissais dans le jardin de M. Pagé, où vous m'aviez formellement interdit d'aller.

C'était un jardin broussailleux, foisonnant. Je cueillais des gueules-de-loup dont vous n'auriez pas voulu ; je les enterrais derrière un rideau de pins, sous une roche. C'étaient mes préférées. Elles gobaient les moucheron, autant que je m'en souviens. Pour vous, je ramenaient des pâquerettes passe-partout, gentillettes, comme vous disiez. Évidemment, celles du voisin étaient plus belles, mais ça, vous n'étiez pas censée le savoir. M. Pagé me guettait derrière sa fenêtre, les cheveux blancs comme des cumulus sur la tête. Quand il me voyait passer, il me faisait

un clin d'œil. Je ne savais pas comment répondre, alors j'agitais la main et hop! je disparaissais dans les hautes herbes. Au fond du jardin, derrière l'ancienne pelouse, après l'ancien verger, nichait une cabane entourée de mûriers. Je m'étais taillé un passage dans les ronces jusqu'à la porte. Dedans, j'avais trouvé des outils de jardinage, de la peinture, de la corde — des mètres et des mètres de corde tressée. J'avais transformé le domaine en forêt vierge où, pendu à mes lianes, je jouais à Tarzan et à « Jeanne », celle de l'histoire, évidemment. Je ne voyais pas le temps filer, mais le voisin sonnait la cloche toutes les heures. Je comptais. Aux onze coups, je reprenais le chemin de la maison. Je remontais par le sous-sol vers la cuisine, où vous buviez un thé après la « corvée des courses ». Je cueillais au passage mes pâquerettes bien longues pour ne pas vous énerver avec des tiges tronquées, inégales.

J'ai entrouvert ma porte. Des îlots de plancher sec se dessinaient dans le couloir. J'ai sauté de l'un à l'autre en me prenant pour Tarzan, excusez-moi. Je bondissais sur les pierres d'un torrent furieux et j'ai atterri dans votre chambre. Vous étiez seule comme jadis dans le petit matin, toute à moi malgré vous. Bien entendu, Jeanne n'avait pas pu s'empêcher de vous plâtrer le visage avec une couche épaisse de fond de teint ivoire. J'ai tout enlevé avec du coton et je vous ai poudrée délicatement. Vous étiez prête pour une autre vie, ça commençait à se voir. Votre expédition six pieds sous terre dans une boîte, comme Père, gâchait un peu la cérémonie. Ça manquait d'allure. J'aurais voulu vous installer derrière le rideau de pins, dans la nature. Vous vous seriez distillée dans les fleurs, dans les arbres, dans les herbes, mais d'après Jeanne, on n'avait pas le droit.

Elle est entrée sans frapper : « Ah ! Tu es là ? » Elle pose de drôles de questions. J'ai répondu « oui », je me sentais de trop. Jeanne occupait la maison depuis la cave jusqu'au plancher, s'occupait de tout. Elle s'est penchée pour ramasser une poussière imaginaire. Son décolleté, ses rondeurs maternelles, deux perles. « Tu as besoin de quelque chose ? » Toujours ses drôles de questions. Elle s'approchait. « Tu as besoin de quelque chose ? »

Nous nous sommes embrassés à côté de vous, vous auriez aimé le tableau. Ma joue blottie sur son cœur, comme on dit, je guettais son odeur un peu acide, un peu huileuse, une odeur de femme, si j'en sais quelque chose. La manie du ménage l'a reprise. Elle a épousseté mon pull, a mis de l'ordre dans la penderie, puis elle est sortie. Je vous ai veillée longtemps sans parler. J'ai dû m'assoupir.

Ce samedi-là, vous étiez assise à la table, entourée de vos paquets. Vous aviez retiré vos chaussures. Vos longs orteils nus sous les bas ressemblaient à des ergots de poule, j'ai noté. Je me suis avancé, mes pâquerettes à la main. Quand j'ai vu votre visage, je me suis arrêté net. Vous m'avez demandé ce que j'avais à rester planté comme une souche, vous avez dit : « Embrassez-moi, qu'on en finisse ! » Je n'ai pas bougé. Je demeurais figé sur place, anéanti par votre teint défait, votre nez luisant comme celui des femmes de la rue. Sans poudre, votre peau n'était pas nette, je vous trouvais même quelconque. Ça m'a saisi à la gorge au point de m'étouffer. Vous ne compreniez pas, évidemment ; la gifle est partie de travers, à toute force. Mes pâquerettes sont tombées par terre, j'ai fondu en larmes. Vous ne saviez plus comment me calmer, vous répétiez « garde tes larmes pour quand je serai morte » d'une voix agacée. Jeanne m'a pris sur ses genoux.

Je me suis réveillé la tête vide. Jeanne était allée se coucher, je suppose. Le calme régnait dans la maison, façon de parler d'ailleurs : la charpente craquait, le vent faisait grincer les volets. J'imaginai la tempête, le déchaînement des éléments tandis que, dans le secret de la nuit, je veillais sur vous. Deux bougies éclairaient votre chevet d'une lumière tremblotante : le feu sacré. Je me suis approché. Vous aviez encore changé. La poudre accumulée dans vos plis dessinait des traits sombres entrecroisés. Ils formaient une trame serrée autour des yeux et de la bouche, sur le front et les joues, comme si la texture avait changé, comme s'il vous avait poussé des écailles. Je me suis approché encore. La lueur des bougies irisait vos écailles, comme si elles étaient vraies. J'ai fermé les yeux : le parfum de la poudre, d'abord, et aussitôt après, les effluves étrangers, à peine perceptibles. Ce n'était que

le début, je l'ai déjà dit, mais en un sens, vous comprenez, ça ne faisait que continuer. Je vous ai embrassée sur les joues ; elles étaient tièdes.

Je suis sorti à pas de loup dans le couloir où j'ai ôté mes chaussures. Jeanne a l'oreille sensible, même si elle ronfle aussi fort que Père. Elle prétend qu'elle souffle, mais ça revient au même, question de vocabulaire. Je me suis dirigé vers sa chambre à l'oreille, vers son ronron de grand félin. Quand j'ai ouvert, elle a cessé de respirer, bruyamment, s'entend. Plus silencieux que jamais, je me suis hissé sur son lit et j'ai rampé vers elle. Elle a marmonné, grommelé, puis elle m'a fait une petite place. Je me suis couché sur le flanc, la tête sur son épaule, le nez dans ses cheveux, comme un guerrier fourbu dans la chaleur du foin. Avant de sombrer, j'ai léché la poudre de rose restée accrochée sur mes lèvres. Tout était consommé, pour ainsi dire.